

John Watson

MARXISTES-LENINISTES A DETROIT *

La Ligue des Ouvriers Noirs Révolutionnaires, qui comprend des cellules dans plusieurs usines de la région de Detroit et 22 groupements de jeunes affiliés dans différentes écoles, est une des organisations noires révolutionnaires les plus importantes d'Amérique. La Ligue comporte une direction collégiale avec un comité exécutif dépendant d'un bureau central. L'un des fondateurs de la Ligue, membre du comité exécutif, John Watson, se trouvait en Italie durant l'été 1970 pour présenter un film documentaire sur les luttes de la Ligue dans les usines américaines. Au cours de l'interview que l'on va lire, la Ligue exprime pour la première fois officiellement ses positions à l'intention d'un public spécifiquement européen. Cette interview a été publiée en Italie dans les « Quaderni Piacentini ». Elle a été menée par un journaliste américain « radical », Dan Georgakas.

Dan Georgakas. — Pourquoi la Ligue se dit-elle marxiste-léniniste ?

John Watson. — Nous nous disons marxistes-léninistes parce que nous le sommes : nos principes idéologiques viennent du marxisme. Nous analysons la société actuelle selon la méthode marxiste. La direction de notre organisation s'appuie sur ce que nous estimons être des principes léninistes. Il est important, à notre avis, que les gens comprennent, dès le départ, où nous nous situons. En particulier, dans le mouvement noir lui-même, nous avons eu de nombreux problèmes avec des organisations qui essayaient de s'écarter du marxisme et du socialisme. Finalement

* Voir, à ce sujet, dans le numéro d'octobre des *Temps Modernes*, l'article de Jim Jacobs et l'interview de Ken Cokrel et Mike Hamlin.

elles n'ont pas réussi à créer un mouvement structuré et discipliné. Il vaut mieux mettre les choses au point tout de suite et indiquer clairement notre orientation de base. Les personnes qui se considèrent comme anti-marxistes et anti-communistes n'auront ainsi pas à attendre deux ou trois mois pour se faire une idée de ce que nous voulons. Notre marxisme-léninisme n'a pas grands rapports avec ce que j'ai vu en Europe. Quand quelqu'un en Europe dit qu'il est marxiste-léniniste, cela veut dire qu'il appartient à une catégorie politique extrêmement dogmatique. Lorsque nous nous disons marxistes-léninistes cela concerne uniquement la description que nous donnons de nous-mêmes, et cela n'a aucun rapport avec des organisations qui existent ailleurs dans le monde et qui se qualifient elles-mêmes de marxistes-léninistes.

D.G. — Avez-vous remarqué des différences profondes entre vos positions en Amérique et celles des mouvements de la classe ouvrière en Europe ?

J.W. — Il faut dire que la situation en Europe est très variée. Dans chaque pays et au sein des différents mouvements de gauche, les conditions diffèrent considérablement. Mais d'après ce que j'ai pu voir, les dirigeants européens, en général, semblent bloqués par une mentalité réformiste. Même lorsqu'ils critiquent le réformisme et le révisionnisme, ils ne semblent pas penser sérieusement à prendre le pouvoir. Les partis de gauche européens conçoivent, abstraitement, que l'avènement du socialisme ne peut survenir qu'à travers une lutte armée, mais ils n'ont pas l'air d'y croire. Ils ne paraissent pas prendre au sérieux l'idée d'armer la classe ouvrière, ni même celle de commencer à s'y préparer. Il leur semble que la lutte armée n'interviendra que dans deux ou trois générations, et qu'il n'est pas possible de s'en occuper aujourd'hui. C'est là la différence fondamentale entre la lutte en Europe et la lutte en Amérique. L'intensité de la lutte en Amérique, la force de l'ennemi, sa sauvagerie et sa brutalité ont clairement montré la nécessité d'être armés et prêts à se servir de ces armes.

D.G. — Pensez-vous que cette différence de position sur la lutte armée tient au fait que la violence est plus grande en Amérique qu'en Europe ?

J.W. — Quelle curieuse question. Il y a seulement vingt-cinq ans que Hitler a exterminé six millions de juifs. Il n'y a que trois ans que le facisme est réapparu en Grèce. L'Europe semble s'installer dans des régimes beaucoup plus policiers que je ne l'avais soupçonné tout d'abord. Cela paraît particulièrement vrai en France où la population semble surveillée de façon incroyable. Il paraît en être de même en Italie, bien que de façon moins évidente et dans une moindre mesure. En Allemagne, il m'a semblé que la répression était beaucoup plus forte qu'aux États-Unis. J'ai été très étonné qu'il n'y ait en Angleterre aucune charte des droits du citoyen que les gens puissent invoquer s'ils sont persécutés « légalement ». D'après ce que j'ai pu voir, la classe ouvrière européenne subit la même oppression et la même exploitation que celle des États-Unis. Pour augmenter la production et diviser le prolétariat, la main-d'œuvre étrangère en Europe est tout autant roulée que la main-d'œuvre noire aux États-Unis. Tout montre que le capitalisme n'a nullement l'intention de s'effacer. Il se retranche en vue d'une lutte prolongée, contre toutes les forces révolutionnaires. En France il y a eu, en Mai 1968, onze millions de gens dans les rues, mais les mouvements révolutionnaires ne reconnaissent pas plus maintenant qu'alors, que, si la classe ouvrière française avait eu des armes en 1968, la lutte armée aurait pu effectivement avoir lieu. L'une des principales différences entre l'Europe et les États-Unis est la préparation réelle de la lutte armée.

D.G. — La Ligue met surtout l'accent sur les ouvriers. Vos propos sur la lutte armée visent la classe ouvrière et non les étudiants et les groupes à faibles effectifs. Quelle est la différence fondamentale entre les problèmes que pose une organisation axée sur la classe ouvrière et une organisation concernant l'homme de la rue, la jeunesse ou tout groupe potentiellement révolutionnaire ?

J.W. — Organiser la classe ouvrière pose des problèmes beaucoup plus concrets que militer en brandissant le poing ou en inventant des slogans politiques. La majeure partie des Noirs appartient à la classe ouvrière, d'une façon ou d'une autre. Les problèmes fondamentaux et les contradictions que les Noirs doivent affronter sont ceux de la classe ouvrière. L'exploit-

tation que nous affrontons 'est celle de la classe ouvrière. Dans les usines il y a fort à faire. Il faut politiser et organiser des milliers d'ouvriers. Il faut mener à bien des luttes contre la direction de l'usine et contre les syndicats. Ces luttes nous amènent à combattre la police, le système scolaire, l'État. Une organisation ouvrière doit être forte et disciplinée. Organiser le prolétariat n'est pas un jeu mais une tâche très difficile. Cela va bien au-delà que d'assister à plusieurs meetings par semaine et de lire les dernières théories soi-disant révolutionnaires. Il faut aborder des problèmes concrets. C'est pourquoi toute organisation qui prend une vraie importance dans le prolétariat se durcit et passe aux applications concrètes. Elle est nécessairement amenée à se former des cadres, elle devient de plus en plus complexe et doit renforcer sa discipline. Il lui faut séparer la rhétorique de la réalité. En ce qui nous concerne nous sommes devenus plus forts en utilisant nos propres ressources, en mettant en valeur nos capacités et en en faisant naître de nouvelles chez nos partisans. La classe dirigeante s'est constamment efforcée d'empêcher les révolutionnaires, et en particulier les révolutionnaires noirs, de créer toute organisation parmi les ouvriers. Les partis blancs de gauche, surtout ceux de la nouvelle gauche, ne font pas grand-chose auprès du prolétariat. Cela tient en partie au refus du marxisme-léninisme, et en partie au fait que certaines organisations qui se disent marxistes-léninistes ne comprennent pas véritablement ce qu'est le marxisme-léninisme. C'est pourquoi elles ne comprennent pas la nécessité d'organiser la classe ouvrière. Notre tâche a été très difficile en raison de la résistance que nous ont opposée tous les partis politiques des États-Unis, y compris la soi-disant gauche. Ils nous critiquent en disant que nous divisons la classe ouvrière.

D.G. — De quelle manière analysez-vous la situation des ouvriers blancs ?

J.W. — Notre analyse de la société américaine met clairement en évidence la position privilégiée qu'occupent les ouvriers blancs dans le prolétariat. A maintes reprises ils ont choisi de défendre leurs privilèges plutôt que de s'unir avec les ouvriers noirs pour supprimer toutes les inégalités. C'est pourquoi nous avons

compris qu'il était indispensable de créer une organisation noire indépendante et puissante. Cependant nous savons très bien que les ouvriers blancs sont, eux-aussi, opprimés et exploités. Les problèmes et les contradictions qu'ils rencontrent sont en grande partie les mêmes que ceux des ouvriers noirs. Au fur et à mesure que les principes révolutionnaires font leur chemin auprès des ouvriers blancs et que ceux-ci commencent à combattre le racisme, le capitalisme et l'impérialisme, des alliances deviennent possibles. Ces alliances et ces coalitions nous semblent souhaitables mais seulement s'il y a, au départ, accord sur les principes. Certains des partis blancs de gauche ont des effectifs peu nombreux, mais ils sont plus positifs. Certains d'entre eux se trouvent à Detroit, et nous les avons encouragés à essayer de travailler avec les ouvriers blancs. Jusqu'à présent ils n'ont obtenu que de maigres résultats.

D.G. — Les efforts de votre organisation semblent porter sur le contrôle de la production plutôt que sur les salaires. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

J.W. — La lutte pour l'amélioration des conditions de travail est une œuvre de chaque jour, un combat sans répit. Les ouvriers noirs travaillent dans des conditions d'exploitation et de répression particulièrement dures. Lorsqu'une entreprise quelconque commence à employer des ouvriers noirs, elle accélère en même temps la cadence de production et diminue les mesures de sécurité. C'en est arrivé au point que les ouvriers risquent réellement leur vie en allant travailler. Il est devenu courant de mourir d'un accident de travail. Dans l'industrie automobile les conditions de travail sont aussi dures qu'il y a trente-cinq ans, à l'époque des premiers syndicats. La plupart du temps nous agissons en dehors des syndicats, parce qu'en ce qui concerne les revendications, ceux-ci ont établi avec les directions des entreprises des procédures qui prennent généralement des mois et dont les ouvriers sortent très rarement vainqueurs. Nous pensons que la question de la production et des conditions de travail exige une action immédiate. Bien entendu nous ne nous désintéressons pas de la question des salaires. Elle est importante. Mais la classe dirigeante trouve beaucoup plus rentable d'augmenter les salaires (surtout avec des dollars « inflationnés »)

et d'obtenir ensuite plus de travail en intensifiant la production. De nos jours le même nombre d'ouvriers produit deux fois plus d'automobiles qu'en 1946. Certains experts, en particulier des Blancs de gauche qui n'ont jamais travaillé dans une usine, disent que c'est une question de technologie et d'automatisation. Mais en réalité, cet accroissement est surtout dû à l'intensification du travail par l'emploi de la main-d'œuvre noire. Il n'est pas rare de voir une entreprise embaucher des ouvriers noirs et leur faire faire à chacun le travail que faisaient deux ou trois ouvriers blancs. Il n'est pas rare de constater que les entreprises qui ont parmi leurs ouvriers un fort pourcentage de Noirs ont un plus fort pourcentage d'accidents.

D.G. — Pouvez-vous donner un exemple concret de cette intensification du travail ?

J.W. — Prenons les constructions mécaniques Eldon Avenue Gear and Axle. Dans cette entreprise notre organisation s'appelle P.E.L.R.U.M. (Eldon Revolutionary Union Movement). Cette usine est une des pires des États-Unis. 90 % des ouvriers y sont des Noirs. Nos camarades de P.E.L.R.U.M., comme Fred Holsey, Bob McKee, Alonzo Chandler, Sylvester Hyman, James Edwards, ont mené un rude combat. Rien que cette année il y a eu plusieurs grèves sauvages à propos des conditions de travail. Notre mouvement n'a rien à voir avec les mouvements d'étudiants qui restent dans l'abstrait.

Une femme s'est fait renverser par un chariot qui était si chargé que le conducteur ne pouvait pas voir où il allait. Elle est allée montrer ses blessures au médecin de l'usine qui lui a dit qu'elle n'avait rien. Elle a repris le travail mais elle est morte d'un empoisonnement du sang. Un autre ouvrier, un de nos camarades âgé de 33 ans, vétéran du Viêt-nam, a été tué par un autre chariot surchargé qui s'était renversé. Notre camarade James Johnson, après avoir milité pendant quatre ans dans cet établissement, a été d'abord suspendu, puis renvoyé par la compagnie. L'oppression et les conditions inhumaines dans cette firme l'ont amené à un extrême degré de violence et, juste avant mon voyage en Europe, il est entré dans l'usine avec sa carabine et il a tué deux contremaîtres et un monteur blanc qui tentait de l'en empêcher.

Eldon est une firme clé. C'est la seule que Chrysler possède pour la fabrication des essieux et des boîtes de vitesse. Quand elle s'arrête, toute la production de Chrysler s'arrête, y compris celle des véhicules militaires. C'est pourquoi, bien qu'elle n'emploie que 3 000 ouvriers, la classe dirigeante considère comme primordial qu'elle continue à tourner. Nos camarades de P.E.L.R.U.M. ont dû se battre de façon incroyable. Pendant tout le temps où ils ont mis en place l'organisation, ils ont été sans cesse persécutés par la police. Un jour, le chef de l'organisation a été arrêté sous une inculpation de vol à main armée forgée de toutes pièces. Un autre jour, lors d'une élection syndicale la police a emporté les urnes au commissariat pour que le syndicat puisse les remplir de faux bulletins et que la liste de P.E.L.R.U.M. soit battue. La compagnie a renvoyé les membres du comité central de P.E.L.R.U.M. et nous nous battons en ce moment sur ce point. Les réactionnaires locaux, en collaboration avec la police, ont essayé de tuer Fred Holsey. Cela vous donne une petite idée de l'importance que la classe dirigeante accorde à cette usine. Eldon joue le même rôle-clé dans la production que les ouvriers noirs dans le prolétariat.

Les luttes qui se déroulent à Eldon ont fait naître certains de nos meilleurs leaders pour la libération des Noirs. On n'en parle pas dans les journaux et on ne les voit pas à la télévision : ils sont trop dangereux pour le système, aussi « l'information » ne doit-elle pas répandre ce qui se passe à Eldon. Il s'agit d'une véritable guerre. Ce qui se passe dans les usines américaines est un combat violent. Quelquefois il est organisé et guidé. La plupart du temps il est spontané. Mais dans ce combat les ouvriers américains ont eu plus de morts que pendant les quatre plus grandes guerres. Les statistiques montrent qu'en soixante ans plus d'ouvriers sont morts dans les mines que de soldats en Corée et au Viêt-nam. Dans l'industrie le nombre des accidents du travail par semaine est incroyable. Je n'ai pas les chiffres exacts mais cela dépasse les deux cents morts par semaine. Je crois que c'est à peu près deux cent cinquante. Et il en meurt aussi cinquante fois plus de crises cardiaques, de silicose, d'affections pulmonaires ou d'autres maladies directement provoquées par les conditions de travail. Quand les ouvriers sont amenés à répondre par la violence en attaquant les contremaîtres, c'est une lutte de classes. Nous avons eu un cas chez

Ford où le contremaître a été trouvé mort dans les parkings avec les lettres B.P. gravées sur le front. N'y voyez pas un acte de folie. Cela fait partie de l'immense lutte de classes qui se produit à tous les niveaux.

D.G. — Estimez-vous que l'état d'esprit des ouvriers noirs varie selon leur âge ou bien qu'il varie plus parmi les ouvriers blancs en fonction de leur situation et de leur âge ?

J.W. — Aux débuts de notre mouvement nous avions constaté que les ouvriers noirs plus âgés étaient plus conservateurs et les jeunes plus militants. Au fur et à mesure que l'organisation progresse cette différence disparaît assez rapidement. Seules la foule persister l'amitié personnelle et la loyauté envers certains membres de la bureaucratie syndicale déjà en place. En fait, dans bien des cas, les revendications que nous présentons sont plus importantes pour les vieux ouvriers que pour les jeunes, en particulier celles qui concernent la productivité. Les ouvriers qui ont cinquante ans et qui travaillent dans l'industrie automobile depuis trente ans, travaillent bien souvent plus dur aujourd'hui que lorsqu'ils ont commencé. On prive les vieilles générations de plusieurs années de vie. Les jeunes ouvriers blancs semblent plus militants, mais c'est sans aucun rapport avec la prise de conscience des ouvriers noirs, jeunes ou vieux. Chez les Blancs la prise de conscience est bien plus inégale que chez les Noirs. Mais une lutte commune de tous les ouvriers est en train de s'intensifier rapidement, aussi bien par l'action légale que par l'action sauvage.

D.G. — Pensez-vous qu'il y ait des questions ou des forces qui puissent hâter la « radicalisation » des blancs ?

J.W. — Ce qui compte le plus, ce sont les conditions objectives. Elles font déjà naître un début de combativité mais, trop souvent, cela prend la forme d'un fascisme raciste et non celle d'un socialisme révolutionnaire. Ils ont tendance à considérer l'homme comme le fait Georges Wallace. J'ai été ouvrier la plus grande partie de ma vie et j'ai participé à beaucoup de grèves et d'actions militantes. J'ai vu les ouvriers blancs commettre leur prise de conscience. Jusqu'à présent il semble qu'elle

soit seulement superficielle. Ils militent dans le cadre de leur entreprise et mènent leur petit combat personnel mais ils sont incapables de voir plus loin et de comprendre que c'est une lutte de classes. Ils ne comprennent pas que pour vaincre la compagnie et le patronat qui les oppriment il faut qu'ils renversent le système de classes sur lequel s'appuient ce patronat ou cette compagnie. On voit la radicalisation commencer quand la direction de l'entreprise se montre intransigeante et ne veut accorder aucune pause dans le travail. Les grévistes commencent à comprendre quand la direction fait appel à la justice et à la police, quand elle fait traîner les choses en longueur pour épuiser la caisse de solidarité et qu'elle menace les ouvriers de leur supprimer leurs dispositifs de sécurité, leurs logements, leurs voitures, etc. A ce moment-là on les voit commencer à prendre conscience de leur classe sociale.

D.G. — Pour quelle raison à votre avis, les Blancs de gauche n'ont-ils pas réussi à exploiter ce radicalisme naissant ?

J.W. — Ce qui se passe en général c'est que les Blancs de gauche veulent entrer dans un combat déjà commencé. Ils veulent clamer des slogans pendant quelques jours ou quelques semaines, sans comprendre la nécessité d'une organisation et d'un mouvement permanents. On ne peut prendre conscience qu'à travers une lutte continue. Comme je l'ai déjà dit, il y a des gens qui commencent à agir en ce sens. Je ne parle pas ici des psychopathes, auteurs de slogans, mais de ceux qui sont prêts à lutter jour après jour, à faire la sale et dure besogne qui consiste à mettre sur pied, année après année, l'organisation de la classe ouvrière. Ce sont ces gens-là qui, s'ils deviennent plus nombreux et plus forts, provoqueront chez les ouvriers blancs une rapide prise de conscience révolutionnaire et un passage à l'action. Il est difficile de prédire si cela va se réaliser. Mais naturellement nous le souhaitons.

D.G. — Vous nous avez expliqué les raisons qui font des ouvriers noirs un élément primordial de l'économie américaine. A votre avis, comment les organisations ouvrières noires se rattachent-elles à la lutte mondiale ?

J.W. — Nous jouons un rôle essentiel dans le réseau impérialiste. Nous sommes indispensables à la production impérialiste. En ce moment nous nous efforçons de prendre contact avec les ouvriers opprimés d'Europe et avec les mouvements révolutionnaires d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Nous pensons que nous pouvons nous unir sur les principes d'indépendance et d'auto-détermination. Nous pouvons établir des accords de principe et commencer à coordonner nos efforts pour intensifier la lutte. Par exemple, en 1969, nous avons demandé à l'Union des Ouvriers de l'Industrie Automobile de faire appel à la grève générale jusqu'à ce que la guerre d'Indochine soit arrêtée.

D.G. — Pourquoi votre internationalisme et votre marxisme ne vous ont-ils pas valu la même sorte de répression que celle que subissent des organisations comme les Panthers Noires ?

J.W. — Mais si, la Ligue a été l'objet d'une répression, seulement cela ne se sait pas. Jusqu'à maintenant nous avons réussi à nous défendre et à empêcher que nos membres soient mis en prison ou tués. Nous avons un cabinet juridique qui travaille en étroite collaboration avec notre Ligue. Ken Cockrel, qui est un des plus brillants juristes des États-Unis, est membre du comité exécutif de notre bureau central. Nos camarades qui s'occupent de la défense juridique de la Ligue se battent constamment contre l'oppression que la classe dirigeante américaine et ses ramifications « extra-légales », comme l'Association des Officiers de Police de Detroit ont essayé de faire peser sur la Ligue. Cela n'a pas été une tâche facile. Depuis deux ans presque tous les membres de notre comité exécutif ont été jugés pour un motif ou pour un autre. L'un des membres de notre bureau central a été obligé de s'exiler en Suède où il a trouvé l'asile politique. On nous a fait un grand nombre de procès. Dans notre organisation, il importe que nos membres coopèrent avec nos juristes, qu'ils comprennent la loi, pour ne pas être entraînés dans des actions stupides et risquées qui épuiseront nos ressources juridiques sans que cela en vaille la peine. Nous avons fait la preuve que nous pouvions nous défendre, aussi d'autres organisations font-elles souvent appel à nous pour les défendre. Nous faisons ce que nous pouvons. Nous essayons

d'avoir des rapports fraternels avec toutes les organisations noires, même si nos idées sont différentes sur la doctrine ou sur les moyens à employer.

Un de nos plus importants procès a eu pour objet l'affaire de l'Eglise de New Bethel dans laquelle la République de la Nouvelle Afrique était impliquée. Un fils a été tué et un autre blessé. La police a tiré sur l'église et quand le juge Crockett a demandé instantanément que les procédures légales soient respectées, on a essayé de le destituer, (ce juge est noir). Lorsque Ken Cockrel a entrepris la défense d'Alfred Hilbitt, l'état du Michigan a tenté de le poursuivre pour outrage à magistrat. Mais il n'y est pas parvenu et finalement Hilbitt a été reconnu non coupable. Ensuite ils ont essayé de faire condamner Raphaël Viera, un de nos excellents camarades Porto-Ricains qui fait partie de la République de la Nouvelle Afrique, ainsi que notre camarade Clarence Fuller.

A l'occasion de cette affaire, Ken Cockrel et Chuck Ravitz ont mis en question tout le système de sélection des jurés de Detroit. Au début le jury était composé de douze Blancs et de deux Noirs, dans une ville qui est noire au moins à 50 %. Il ont étudié le système de sélection des jurés. Ils ont dénoncé publiquement la manière dont on exclut systématiquement les Noirs, les jeunes mères de famille, ou toute personne susceptible de sympathiser avec le mouvement révolutionnaire. Un diplômé de l'Université avait été récusé comme socialement irresponsable et son dossier disait : « *Porte la barbe.* » Ils ont finalement obtenu un jury composé de dix Noirs et de deux Blancs. Viera et Fuller ont été acquittés. C'est de cette manière que l'on peut commencer à rendre la justice plus juste. Nous avons droit à un jury composé de nos pairs mais cela, la classe dirigeante ne peut pas le tolérer. Cela voudrait dire que personne ne pourrait être condamné pour « crime » politique — selon leur expression favorite. Pour l'instant nous l'avons obtenu à Detroit, et naturellement la classe dirigeante n'apprécie pas du tout. En ce moment ils essaient de faire radier Cockrel du bureau. La difficulté dans tout ceci tient au fait que la Ligue n'a dû se battre en justice depuis dix-huit mois et que notre cabinet juridique travaille presque sans aucune aide extérieure. Les révolutionnaires ont plastiqué le bureau de Cockrel. Il y a eu des menaces personnelles. A notre avis cela veut dire qu'ils

vont exercer de plus en plus ouvertement leur violence. Mais nos actions en justice ont eu une importance primordiale. A travers tout l'Etat il y a maintenant des prisonniers qui réclament la révision de leur procès. Certains ont déjà retrouvé la liberté. Le cabinet juridique qui a obtenu ces succès n'utilise pas les procédés d'Hollywood et ne cherche pas à faire de publicité. Le procès de New Bethel a fait changer le système judiciaire en faveur de la gauche, mais nous n'avons pas été soutenus : la presse locale clandestine n'a pas fait beaucoup d'efforts pour faire connaître les détails de l'affaire ou notre action en général.

D.G. — Pouvez-vous nous parler des problèmes que vous posent les moyens de diffusion ? La Ligue a été amenée à créer son propre journal, sa maison d'édition et dernièrement son agence de cinéma. Pourquoi cela a-t-il été nécessaire ?

J.W. — Personne ne voulait s'en charger. Les partis blancs de gauche ont plus de quatre cents journaux, mais la plupart d'entre eux sont remplis d'inepties. Même les meilleurs prônent alternativement la drogue et la révolution. Les fabricants de disques et autres capitalistes se servent de ces journaux pour leurs grands festivals et pour lancer leurs idoles pop. Pour sortir notre propre journal, *The Inner City Voice*, nous avons dû nous adresser à dix imprimeries successives parce qu'après chaque numéro tout le syndicat des typographes blancs menaçait l'imprimeur d'une grève s'il faisait paraître un autre numéro. Finalement nous avons dû acheter nos propres rotatives et apprendre à faire nous-mêmes tout le travail. Nous sommes maintenant en mesure de faire paraître le journal régulièrement et nous travaillons même à en faire un quotidien. Notre maison d'édition, la *Black Star Publishing Corporation*, commence à publier des livres et des manifestes. La plupart de ceux-ci sont destinés à circuler dans les usines et à l'intérieur de notre communauté. D'autres, comme *The Political Thought of James Foreman*, seront distribués dans tout le pays et même à l'étranger. Toujours dans le domaine de l'édition je peux vous dire que nous avons d'excellentes relations avec la Coopérative de presse révolutionnaire et avec le Mouvement d'éducation radical, deux organisations blanches qui ont collaboré avec nous de façon très positive.

D.G. — Vous n'avez pas complètement expliqué pourquoi vous avez besoin d'un appareil éducatif aussi complexe. Vous pourriez certainement utiliser d'autres canaux. Pendant l'hiver 1968-1969 vous vous êtes servis très efficacement de *South End*, le quotidien de l'Université de Wayne.

J.W. — Nous avons besoin d'organes permanents. Les mass media ne font que monter en épingle les aspects les plus spectaculaires et les plus futiles de notre mouvement. La gauche elle-même est généralement prise au piège par la classe dirigeante, habile à manipuler les symboles révolutionnaires. Il y a aussi le fait que nous avons été exploités financièrement. La classe dirigeante trouve le moyen de gagner de l'argent sur le dos d'un mouvement même lorsque celui-ci arrive à peine à financer ses propres activités. Cela nous est même arrivé d'être exploités par la gauche, en particulier par les Européens. Généralement cela se passe de la façon suivante : un type qui se proclame révolutionnaire vient enquêter sur notre mouvement, rassemble des documents et des informations, retourne dans son pays et y devient « expert » de la lutte des Noirs américains pour leur libération. Cet individu devient ainsi riche et influent, sans aucun profit pour les révolutionnaires, ni dans son pays ni aux Etats-Unis. Ces gens-là sont doublement dangereux parce qu'ils écrivent des choses qui dénaturent la réalité et qui sont extrêmement paternalistes. Ils jouent le rôle traditionnel du Blanc qui parle d'un mouvement noir, celui-ci étant incapable de s'exprimer lui-même. Et ces « experts » nous causent généralement du tort parce que ce qu'ils disent est presque toujours dépassé et subjectif. Ils masquent les progrès rapides du mouvement noir et sa complexité. Par exemple en Italie les gens croient que le Black Power est un groupement. C'est stupide. Cela ne fait qu'ajouter à la confusion qui règne quant à la nature de notre lutte. C'est comme ces personnes naïves qui croient que tous les révolutionnaires noirs ont un nom musulman, ou qu'ils sont tous de Harlem, ou qu'ils sont tous des « violeurs » repentis.

Un exemple de ce que je viens de vous dire, est l'histoire de notre film *Finally Got The News* (« Enfin des Nouvelles »). La firme *Newsreel* avait d'abord commencé à réaliser le film. Mais ils voulaient nous imposer leurs normes et leur manière de voir

alors que nous étions nous-mêmes le sujet du film. Nous avons donc dû assumer toute la production du film, bien que quelques personnes de chez *Newsreel* aient continué à travailler avec nous, à titre personnel. Une fois de plus j'ai vu qu'en Europe les réalisateurs de films et les « experts », même lorsqu'ils se disent de gauche, ne s'intéressent pas à un film réalisé par des ouvriers noirs sur leur combat. D'une manière ou d'une autre ils veulent imposer leurs idées, ou faire le film comme ils l'entendent. Nous avons aussi eu des contacts positifs avec des Européens, surtout avec des groupes engagés dans la classe ouvrière plutôt qu'avec des intellectuels ou des artistes isolés. Nous voulons faire d'autres films. Ils seront destinés, pour la plupart, à notre propre organisation de masse et à nos besoins éducatifs, mais ils devraient aussi intéresser l'Europe. J'ai constaté qu'il est généralement bien plus fructueux de montrer notre film à des ouvriers plutôt qu'à d'autres publics. Les ouvriers reconnaissent immédiatement les situations et les problèmes. Ils n'ont pas la tête brouillée par des idées abstraites. Nous sommes très désireux d'établir des contacts avec ces ouvriers et ces organisations ouvrières. Les gens sectaires et les personnalités ne nous intéressent pas.

D.G. — Vous avez fait allusion au programme de la Ligue et aux positions qu'elle a prises. Vous référez-vous à un document particulier ?

J.W. — Oui, nous avons élaboré un programme très complet qui couvre tous les aspects de la lutte. Ce programme est un travail collectif du bureau central. Il donne des directives détaillées pour le développement de l'organisation aussi bien que des positions théoriques. Il contient une analyse et une documentation très sérieuses sur la classe ouvrière noire. Nous espérons l'achever à la fin de 1970 et le publier en plusieurs langues. Pour conclure j'aimerais demander aux groupes que cela intéresserait de prendre contact avec nous. Enfin j'aimerais lire la fin du préambule de notre programme :

« Notre objectif, à court terme, est de nous emparer du pouvoir politique en mettant le contrôle des moyens de production entre les mains des ouvriers, guidés par la partie la plus avancée du prolétariat, c'est-à-dire les ouvriers noirs d'avant-

garde. Notre objectif à long terme est de faire naître une société libre de toute oppression de race, de sexe, de classe ou nationale, fondée sur le principe : « A chacun selon ses besoins » et non plus sur le principe : « A chacun selon ses capacités. »

*Interview recueillie par DAN GEORGAKAS.
(Traduit par MURIEL NATHAN.)*